

CONTES DE LA HAUTE-BRETAGNE

Récits surnaturels

I

QUATRE-POUCES



Il était une fois un homme et une femme qui avaient un fils ; il était si petit qu'à dix-huit ans il n'avait que quatre pouces de hauteur.

Il partit alors avec un petit pain, un petit paquet et quelques pièces de monnaie. Il vit sur sa route un grand monsieur bien mis auquel il demanda la charité.

— Je te fournirai autant d'or que tu voudras, répondit le monsieur, si tu veux me donner ton âme.

Quatre-Pouces vit que le monsieur avait un pied fait comme celui d'un cheval, et il lui dit :

— Vous pouvez garder votre or, mon pauvre monsieur le diable.

Il se mit à marcher près du diable, et comme celui-ci ne faisait pas attention à lui, il sauta dans sa poche, lui prit sa bourse et sa baguette de vertu, et se laissa glisser de la poche.

Un peu plus loin, il rencontra une vieille femme qui avait l'air bien malheureux ; elle demanda la charité à Quatre-Pouces qui lui dit :

— Tenez, bonne femme, voici une pièce d'or et un morceau de pain.

— Je te remercie, mon petit homme, lui répondit-elle ; et aussitôt elle devint une belle dame, belle comme une fée qu'elle était. Je voulais voir si tu avais bon cœur. Je vais te donner un conseil. Tu as pris la bourse du diable et sa baguette de vertu, mais ils ne sont pas encore à toi. Le diable va venir te chercher, et il t'emportera. Va à l'église, fais bénir par un prêtre la baguette de vertu, et si le diable l'attrape, tu diras : Par la vertu de ma petite baguette, va en enfer et ne reparais jamais sur terre. »

Quatre-Pouces remercia la fée, et se hâta d'aller à l'église faire bénir sa baguette ; il prit aussi une petite bouteille d'eau bénite, et se remit en route. Il n'y avait pas longtemps qu'il était sorti de l'église quand le diable le prit par le bras. Quatre-Pouces lui jeta aux yeux de l'eau bénite, et, prenant sa baguette, lui dit :

— Par la vertu de ma petite baguette, compère le diable, disparais de dessous terre, et va en enfer pour n'en revenir jamais.

Quatre-Pouces retourna chez ses parents, qui furent bien heureux de le revoir, et de savoir qu'il avait fait fortune, et il resta à vivre avec eux.

(Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast).

II

COMME DE RAISON POUR DE L'ARGENT

Il y avait une fois un soldat qui n'avait jamais d'argent, et il en était si désolé qu'il voulait se noyer.

Comme il se mettait en route pour aller à la rivière, il rencontra un homme qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Je vais me noyer parce que je n'ai pas un sou vaillant.

— Ne te noie pas : quand tu voudras que ta bourse soit pleine de monnaie, tu diras : « Comme de raison, pour de l'argent. »

Le soldat regarda en l'air et prononça les paroles qui lui avaient été prescrites, et quand il tâta ses poches elles étaient pleines d'argent.

Il se mit alors en route, et le soir entra dans une auberge pour y passer la nuit ; il y avait à l'auberge deux marchands chargés d'argent, et la maîtresse de la maison qui était une mauvaise femme dit à son mari :

— Il faut tuer les deux voyageurs et cela passera sur le compte du soldat.

Le lendemain on alla chercher les gendarmes qui s'emparèrent du soldat dont les poches étaient pleines d'argent et le conduisirent en prison. Au procès, il se contentait de répondre que ce n'était pas lui. Il fut condamné à mort, et le prêtre qui le confessa lui dit :

— Est-ce vous qui avez tué les voyageurs ?

— Comme de raison pour de l'argent ! répondit-il. Et à chaque fois qu'il prononçait ces paroles, ses poches grandissaient et s'emplissaient.

Quand il fut sur l'échafaud, il dit encore la même chose.

Il y avait tout auprès de la potence un grand homme à cheval qui avait le pied semblable à celui de sa monture ; il aperçut l'aubergiste et sa femme et leur cria :

— Voici les deux coquins : c'est vous qui avez tué les voyageurs !